

philippe
adam

cales



Les centenaires

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

De beaux restes, 2002

La société des amis de Clémence Picot, coll. « Minimales », 2003

Canal Tamagawa, 2005

Ton petit manège, 2008

Aux Éditions Inventaire / Invention

Chirurgie, 2002

Le syndrome de Paris, 2005

France audioguide, 2007

les centenaires

philippe adam

les centenaires

roman

verticales

© Éditions Gallimard, février 2010.

« Un œil crevé, une jambe de bois, quitter sa maison et partir en chantant vers des cieus moins noirs. »

Robert Pinget

« Toute vie, pour être acceptée, doit être portée par un discours triomphal : nous vivons une époque où il faut être sûr de soi. »

Rodrigo Garcia

Les premiers tombés aux mains des centenaires ne sont pas morts, mais ils y ont pensé, et cette idée leur est restée longtemps en tête comme s'ils avaient raté leur chance. L'un voulut s'enfuir. Un centenaire le tenait. On ne sait rien quand on n'a pas eu une paire de mains bleues agrippée au ventre, on ne sait rien quand on n'a pas entendu les cris d'une centenaire qu'on traîne allongée derrière soi, qui s'accroche et qui hurle pour faire venir les autres, on ignore à peu près tout de la peur tant qu'on n'a pas eu sur les cuisses les trente-six points sanglants, les trente-six marques rouges d'un dentier s'enfonçant, mordant à même les chairs et refusant de s'en extraire.

Partout, les centenaires veillent.

Leurs yeux voient des choses que nous ne voyons pas.

Ils savent nos pensées.

Ils savent les pensées de leurs ennemis.

Eux ne se laissent pas surprendre par une porte qui claque ou par le bruit lointain d'une naissance qui gonfle à pleins poumons l'importance de son existence. Les centenaires n'ont rien à voir avec des débutants.

Pour eux, de toute façon, rien ne débute.

On est toujours en train d'achever quelque chose ou quelqu'un.

L'idée de débiter leur est donc étrangère.

Ils en parlent comme d'une bêtise qui les ferait rire, s'ils étaient d'humeur, mais les centenaires ne sont justement pas d'humeur, leurs lèvres sont aussi gercées que leurs joues, ils savent que leurs fronts trop ridés pourraient s'effondrer à la moindre secousse, que leurs nez ne tiennent qu'à un fil, qu'il suffirait d'un courant d'air pour que s'envolent à tout jamais ces quelques dizaines de poils qui leur poussent encore sur la tête, petites touffes, maigres moissons de cheveux qu'ils chérissent et qu'ils teignent en noir, en marron ou en mauve, comme si c'était la meilleure des choses à faire.

Les centenaires ont leurs coquetteries.

Ils ne reçoivent que le dimanche, ou bien les jours fériés, l'après-midi, et toujours drapés d'un de ces peignoirs de bain qu'ils gardent en souvenir de leurs cures thermales et dans lesquels leurs vieux corps

flottent avec l'élégance d'anciens combattants revenus d'à peu près tout, y compris d'eux-mêmes.

On les trouve parfois snobs.

C'est faux.

On voudrait leur faire payer leurs montres en or, leurs bracelets et les bagues qu'ils portent à chaque doigt.

On a tort.

Leurs montres et leurs bracelets n'ont aucune importance.

Ce sont des gens comme tout le monde.

Le matin ils se lèvent au son du radioréveil et, pendant que les aides-soignants de la Résidence ouvrent les volets, pendant qu'ils tirent les rideaux et qu'ils leur font griller des toasts, eux travaillent à se remettre très vite les idées en ordre, ils chantent, ils chantonnet, une nouvelle belle journée commence, une nouvelle belle journée s'annonce mais, en regardant par la fenêtre et en écoutant les informations, la météo les inquiète, les nuages arrivent de l'ouest et ils stagnent au-dessus du pays, aucune amélioration n'est à prévoir dans les jours à venir, il va pleuvoir, il y aura aussi de la neige en altitude, du verglas et du vent partout ailleurs, les centenaires se croyaient en été, ils découvrent qu'ils se sont trompés et, comme n'importe qui d'autre constatant que ce genre de mésaventure vient

de lui arriver, tout cela ne les met pas forcément de bonne humeur.

Des promenades sont reportées, des pique-niques annulés, on ira faire un tour de vélo une autre fois, le mauvais temps vient d'envoyer leur beau programme en l'air.

Les centenaires pourraient s'énerver mais ils ne le font pas.

La dignité de l'âge interdit parfois les emportements.

Henriette feuillette son agenda dont elle colorie les pages blanches.

Antoine se recouche dans le lit d'Edmond qu'on vient de transférer aux urgences.

Les centenaires prennent sur eux.

Ils restent près de leur radioréveil et, en attendant que l'hiver s'achève, ils font des trous dans leurs chaussettes. Quand toutes leurs chaussettes sont trouées, ils s'arment de petits ciseaux à pointes rondes et ils percent tant bien que mal le bout de leurs chaussons pour laisser dépasser, une fois les trous de leurs chaussons lentement comparés, vérifiés, ajustés à ceux de leurs chaussettes, ces orteils qu'ils portent jaunes, secs, recourbés sans être griffus, parfois lavés, parfois vernis et fraîchement sortis des mains de la pédicure, mais le plus souvent non, leurs orteils gardant les traces

de leurs dernières excursions en forêt, des fragments de mousse et de terre séchée, de laine, des coulées de sueur qui noircissent entre la chair et l'ongle et qu'ils trouvent beaux, prenant plaisir à les montrer à leurs rares visiteurs du dimanche, les yeux de leurs invités y revenant sans cesse, contemplant ces orteils qu'ils ne s'imaginaient tellement pas voir qu'ils auraient même préféré ne pas les voir du tout, et, pendant qu'en secret leurs invités pensent à leur départ, les centenaires s'installent au piano.

Ce sont des séducteurs.

Je vais vous jouer quelque chose, disent-ils.

Arrêtez de me regarder les pieds.

Le piano c'est l'âme.

Inutile d'aller par là, les portes et les fenêtres sont murées. Restez où vous êtes, vos fauteuils sont très bien, vous pouvez vous y étendre, ne bougez pas, un peu de patience, on va vous apporter du thé, du lait concentré, des pruneaux et des petits gâteaux secs.

Les centenaires ont de l'éducation. Ils charment leur auditoire en interprétant ces mélodies naïves et touchantes qu'ils jouent d'un seul doigt, Au clair de la lune, la huitième sonate de Beethoven, quelques mesures de Schubert pour détendre, trois nocturnes de Chopin et Meunier tu dors. Tout à l'heure on les applaudira, on leur demandera de recommencer et ils

salueront leur public, le rose aux joues, émus comme des enfants à l'idée d'offrir pour les rappels un Petit papa Noël endiablé, qui sera en même temps le dernier morceau de leur répertoire.

Mais nous n'en sommes pas là.

Nous n'en sommes qu'au début et les voici qui ajustent leurs tabourets, ils se mettent au piano avec des majestés d'empereur, ils regardent la partition, ferment les yeux et lèvent leurs mains très haut au-dessus du clavier, les premières notes vont pouvoir être jouées, on attend, c'est tranquille, même le silence se tait, et dans ces moments-là, dans ces moments de recueillement propices à l'envolée de l'inspiration, si quelqu'un renifle, si quelqu'un se raclé la gorge ou si quelqu'un a le malheur d'éternuer, il se fait tout de suite mettre dehors.

C'est un malade.

Et les centenaires sont prudents.

On ne les verra pas quitter l'enceinte de la Résidence s'ils jugent que l'époque est à l'épidémie, s'il fait un peu trop chaud, s'il fait un peu trop froid, on ne les verra pas non plus traîner dans les rues à n'importe quelle heure, ni oublier d'éteindre la lumière, ni oublier d'éteindre le gaz, les centenaires ont derrière eux des années et des décennies d'expérience, ils savent qu'au moindre faux pas c'est toute une vie qui peut basculer,

ils se méfient, ils voient les germes d'infections nouvelles dans l'antique poignée de main, les microbes dans la bise, ils ne se laissent pas approcher, on ne vient à eux qu'en blouse blanche et encore, ce n'est qu'après être passé en salle de désinfection, le monde est une menace, les gens sont un danger, il faut porter un masque quand on embrasse Estelle, mettre des gants quand on salue Firmin, ne pas s'étendre sur ses maladies, si vous croyez vous rendre intéressants avec vos maladies sachez que les centenaires, eux, vos maladies ne les intéressent pas.

Ils préfèrent la santé.

Ou, à défaut, ils préfèrent leurs maladies aux vôtres, intarissables s'il s'agit de commenter le cancer dont ils ont triomphé l'an dernier à force de volonté, celui d'une cousine qui n'a pas eu leur chance en dépit de ses prières, le cancer d'un vieux camarade qui se soigne mal, et les voilà partis sur ses phases d'évolution qui l'ont d'abord fait s'inquiéter de tousser puis de ne plus tousser et de parler bizarrement avant de courir aux urgences subir aussitôt l'ablation de ses deux cordes vocales ; ils parlent des problèmes de foie d'un voisin qui a aussi des problèmes de hanches et des douleurs aux articulations dès qu'il pleut, ils se souviennent alors de cet asthme dont ils se plaignent depuis l'enfance et qui pourrait bien cacher ni plus ni moins qu'une

vilaine obstruction progressive des alvéoles pulmonaires par épanchement de sang, et d'ailleurs ils crachent, pas du sang mais ils crachent, mauvaise habitude d'où leur viennent peut-être leurs carences en vitamine A, en vitamine B, ils pensent aussi à leurs carences en fer, aux globules blancs et rouges qui chez eux ne seraient pas exactement de la bonne couleur, leurs globules rouges tirant sur le pâle et leurs globules blancs virant au violet et, d'une manière générale, ils songent à leurs carences en tout, il leur faudrait des cachets de magnésium, les centenaires étant d'une faiblesse qui les rend sensibles à leurs moindres défaillances, la perte d'un nom ou d'un prénom pouvant signifier l'instant fatal qui les verra d'heure en heure décliner jusqu'à ne plus savoir comment tenir une fourchette et se baver dessus, épreuve qu'ils redoutent entre toutes et qui alimente leurs conversations nocturnes quand, peuplées d'insomnies, leurs nuits se font l'inventaire des défunts.

Les centenaires les oublient.

Les défunts s'oublient facilement.

Comme si dès le départ ils n'étaient nés que pour servir de trous de mémoire, ils n'ont plus d'importance.

Ce sont des morts classées, leurs histoires sont closes, on s'intéresse plutôt aux suivantes, aux morts à venir, on voudrait savoir ce qu'ils vont devenir, tous

ces gens, et comment à chaque fois les choses vont trop mal tourner pour tout le monde.

C'est plus excitant.

Nous ne sommes pas tous d'éternels veufs et d'éternelles veuves. Nous n'avons pas forcément des mentalités d'endeuillés perpétuels et nous avons quand même bien le droit de n'avoir plus grand-chose à faire de nos morts, nous leur avons pardonné les agonies qu'ils nous ont fait subir, nous avons supporté qu'ils laissent leurs médicaments traîner près du lit puis qu'ils fassent les malins à l'hôpital, nous leur pardonnons chaque jour leurs longues années d'absence et le silence qui les accompagne à chaque fois qu'on les interroge, c'est déjà bien, qu'ils nous pardonnent aussi d'avoir maintenant la tête ailleurs et de ne plus les trouver tellement passionnants, leurs vies se commémorent, on veut bien à l'occasion d'une Toussaint pluvieuse et merdique à souhait verser une larme, prendre de grands airs et courber la nuque sur les reliques qu'ils nous laissent, saisir à pleines mains leurs vieux permis de conduire ou leurs passeports périmés, y redécouvrir leurs visages le temps de vérifier qu'ils ont vraiment existé mais, justement, ils sont morts et nous sommes vivants, la mort les a simplifiés, elle a fait que leurs vies se résument beaucoup trop facilement, c'est toujours quelque chose comme Au début les choses

allaient presque bien et après plus du tout, il n'y a pas de suspense, on sait déjà qu'ils ont eu peur, qu'ils ont lutté, qu'ils ont même dans certains cas fait preuve d'un courage exemplaire, un courage qui ne leur aura malheureusement pas tellement servi.

On s'ennuie.

Avec ces vieux défunts les années deviennent si lentes, les moindres choses si tristes et les moindres instants si pénibles.

On voudrait les gifler pour les faire avancer.

Ils étaient déjà énervants de leur vivant, ils continuent d'agacer ensuite, ils sont même encore plus énervants maintenant qu'on a des visages sans les noms, des noms qui ne sont plus que des noms, des adresses et des numéros de téléphone qui ne correspondent plus à rien ni à personne, et qu'il faut bien essayer, de temps en temps, de mettre un peu d'ordre dans toutes ces cochonneries.

La mémoire des centenaires travaille.

Ils rangent.

Ils font le tri.

Ils essaient de se rappeler les gens qu'ils ont connus mais ils n'y arrivent pas, ils ont leurs préférences, ils ne se souviennent que d'eux-mêmes. Comme ils étaient beaux, le seize août quarante-trois, la peau bronzée au bord de la piscine, et tous buvaient des cocktails étendus

sur des matelas gonflables, tous se baignaient dans l'eau bleue, les gens criaient, ils riaient et ils s'éclaboussaient, quelqu'un allait bientôt sauter du haut du plongeur, ils se souviennent de celui-là, ils se souviennent de ses cuisses et de ses abdominaux. Comme on les enviait, ensuite, quand ils rentraient le soir, avec leurs raquettes de tennis, leurs corsages moulants, et la bouteille de limonade qui dépassait du sac de sport où ils avaient glissé serviettes et maillots de bain humides. Il y a dans leurs têtes des lumières d'été, des odeurs de chlore, on joue au badminton sous le ciel rose, ça sent bon, la montagne est au bord de la mer, le monde aussi, et ces images les bercent.

 Tout va bien.

 Peu à peu, les centenaires s'endorment et ils ne voient pas qu'autour d'eux leurs disparus se rassemblent.

 Ils sont là.

 De très loin les morts leur reviennent, ils font le trajet courageusement, sans tenir compte des années qu'il leur aura fallu enjamber pour les rejoindre ni leur garder la moindre rancune des fleurs qui jaunissent autour de leurs tombes, des tombes qui se dégradent alors que les centenaires s'étaient pourtant bien promis de les entretenir, eux qui voulaient les vénérer comme s'il s'agissait de leurs propres cadavres qu'on aurait glissés sous la pierre où se gravent un à un les noms

LES CENTENAIRES

de ceux qu'on a aimés, tombes où ils avaient imaginé qu'ils iraient souvent réfléchir, méditer et même, pourquoi pas, se recueillir, sans l'avoir jamais fait.

LES CENTENAIRES

de s'offrir, heureux, agonisants, soulagés, laissant très loin derrière eux cette chose qui les aura trahis comme le peu qu'ils s'apprêtent à quitter, la beauté des choses, l'éternelle beauté de toute chose, leur chaleur, leur présence, la lumière, et pour la première fois, envolé, enfui, plus fragile et plus perdu que toutes les vies et que tous les êtres évanouis, le désespoir.



Les Centenaires

Philippe Adam

Cette édition électronique du livre *Les Centenaires*
de *Philippe Adam*
a été réalisée le 02/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070128358)
Code Sodis : N39526 - ISBN : 9782072376986